

et malheureuse compagne, et, avec des larmes dans la voix, refoulant les sanglots qui l'étouffaient, il les adjura, au nom de la France vaincue, perdant son sang de toutes ses blessures, prête à être achevée par ses enfants sous les regards insolents et satisfait du vainqueur, à ne point abandonner le drapeau sous lequel ils avaient combattu.

Il terminait ainsi :

—Mes camarades, abandonne-t-on un ami par que, faible, blessé, il est menacé ? Non, n'est-ce pas ? Eût-il commis des fautes, choisit-on ce moment pour les lui reprocher ? Non, non, on ne raisonne pas, on se porte à son secours.

« Notre drapeau, c'est notre ami à nous soldats, notre ami humilié, couvert de blessures, déchiré, sanglant. Mes camarades, oublions qu'il a été porté par des mains indignes !... Mes camarades, au drapeau !

—Au drapeau ! répondirent cent cris rugis par des poitrines soulevées d'un généreux enthousiaste.

Peu à peu, lentement, l'armée se reformait.

Le 2 avril, les hostilités commencèrent. Les troupes de la Commune essayèrent de s'emparer du Mont-Valérien, d'occuper Clamart et d'opérer par le Bas-Meudon un mouvement tournant sur Versailles.

Elles furent repoussées.

Les combats se renouvelèrent fréquemment, hélas !

A la guerre sainte, à la guerre étrangère, succéda la guerre entre Français, entre frères !

La nation affolée, les flancs ouverts par mille blessures, se déchirait le sein, s'arrachait les entrailles.

La plume se refuse à tracer ces horreurs, que l'étranger vainqueur contemplait en souriant.

.....
A peine guéri de ses blessures, Mac-Mahon avait accepté de prendre le commandement de l'armée de Versailles.

Le maréchal acceptait la lourde et douloureuse tâche de reprendre Paris.

Le maréchal avait sous ses ordres trois corps d'armée, deux d'infanterie, un de cavalerie, commandés par les généraux Lamirault, de Cisse et du Barail.

Ces corps, pourvus d'artillerie, formaient en quelque sorte l'armée active, et pouvaient être soutenus par l'armée dite de réserve, placée sous les ordres du général Vinoy.

Vers la fin d'avril, deux nouveaux corps d'armée, commandés par les généraux Douay et Clinchant, se joignirent aux trois premiers corps de l'armée active.

Au commencement de mai, une grande batterie de gros calibre, installée à Montretout, battait l'escarpe du corps de place du bastion 63 au bastion 72.

La porte Maillot était criblée par le Mont-Valérien.

Dans la matinée du 9, l'armée occupa le fort d'Issy, abandonné par les fédérés.

Le dimanche 21 mai, l'armée de Versailles était parvenue jusqu'au pied des remparts.

Issy, Clamart, Vanves étaient occupés par elle. Les portes d'Auteuil, de Passy, du Point-du-Jour avaient de larges brèches.

Une attaque de vive force était nécessaire.

Dans l'après-midi, vers trois heures, au moment où le feu des batteries versaillaises était dirigé avec la plus grande énergie sur la partie de l'enceinte de Paris voisine de la porte de Saint-Cloud, un homme apparut soudain vers cette porte.

Il agita un mouchoir en guise de drapeau parlementaire.

Ce signal fut aperçu des avant-postes. Un officier s'avança.

L'homme, un piqueur du service municipal de Paris, avait constaté que cette partie du rempart n'était plus gardée. Pour éviter les malheurs d'un assaut, il venait avertir les troupes.

L'armée entra dans Paris et prit possession de la porte Saint-Cloud et des deux bastions voisins.

Le général Douay accourut, s'empara de l'espace compris entre les fortifications et le viaduc, fit ouvrir contre la porte d'Auteuil un feu assez vif.

Il s'en rendit maître et se porta sur le Trocadéro.

Georget se trouvait en ce moment auprès du général. Le capitaine de sa compagnie venait d'être blessé. Il le remplaçait dans le commandement.

—Lieutenant, lui dit le général Douay, portez-vous sur Passy avec votre compagnie et tenez-y solidement jusqu'à nouvel ordre.

—Bien général.

Georget exécuta le mouvement ordonné. Une barricade défendait l'entrée de la grande rue de Passy. Il s'élança à la tête de ses hommes, gravit l'obstacle en criant : « En avant ! »

La barricade fut enlevée.

Georget, après l'avoir renversée, poursuivit son mouvement.

Il n'avait pas fait dix pas qu'une balle l'atteignit au front.

Il tomba évanoui.

Les soldats le relevèrent, et des habitants du quartier vinrent leur montrer une maison précédée d'un jardinet et sur la façade de laquelle se voyait le drapeau à croix rouge des ambulances.

—C'est l'ambulance du docteur Delort, dirent-ils.

On y transporta Georget, toujours privé de connaissance.

Les soldats furent reçus par une vieille à cheveux blancs, ayant l'air d'une paysanne :

—Je suis seule, dit-elle, le docteur Delort est parti à la campagne après avoir vu ses malades guéris ou convalescents.

Elle ajouta :

—La salle d'ambulance est en ordre, vous pouvez déposer ce pauvre enfant sur un lit... Malheureusement le médecin suppléant de M. Delort demeure un peu loin.

Un homme d'une quarantaine d'années se détacha du groupe qui avait suivi les soldats :

—Je suis médecin, dit-il. En attendant l'arrivée de mon confrère, je donnerai les premiers soins au blessé.

Georget avait le visage et les cheveux couverts de sang. Le médecin procéda d'abord à un lavage antiseptique et constata que le projectile n'avait pas pénétré dans le crâne ; il n'avait fait que déchirer les chairs ; la blessure était grave à cause de son étendue, de la perte de sang qu'elle avait déterminée et surtout de la commotion ayant amené un état comateux inquiétant par sa persistance ; Georget ne reprenait pas connaissance.

Son pouls battait faiblement, ses prunelles étaient révulsées.

Le suppléant de M. Delort arriva à son tour et examina le blessé.

—Mon cher confrère, dit-il, je crains une réaction terrible succédant à cet anéantissement : un afflux de sang au cerveau amenant des désordres graves, une congestion qui peut emporter notre blessé. Je suis d'avis d'opposer à cet afflux sanguin que je redoute, au délire qui en serait la conséquence inévitable, le traitement antiphlogistique, la glace en compresse constamment renouvelée sur la tête, et des révulsifs énergiques aux jambes.

Ce traitement approuvé, le suppléant de M. Delort se tourna vers la bonne femme qui gardait la maison de celui qu'il appelait « son maître vénéré », et lui dit :

—Vite, Catherine, procurez-vous de la glace... Ce sera peut-être difficile en ce moment... Apportez-moi un seau d'eau du puits... Apprêtez des bandes... donnez-moi des serviettes... Il faut essayer de sauver ce brave garçon !

—Oh ! mon Dieu ! s'écria la pauvre vieille, est-ce qu'il est en danger de mort, monsieur Dumont ?

—Des soins rapides et de tous les instants peuvent seuls éviter une catastrophe, ma bonne Catherine. Faites vite.

Mais le docteur, ayant donné cet ordre, se ravisa :

—Je vais courir chercher de l'eau au puits, dit-il, apprêtez le linge.

—Oui, monsieur Dumont.

En quelques instants, la tête du blessé fut entourée de linges trempés dans l'eau glacée.

Georget, au contact de cette eau, exhala une plainte ; sa poitrine se souleva plusieurs fois avec force.

—C'est bon, la sensibilité revient !... C'est bon ! répéta le médecin.

Il se retourna de nouveau vers la pauvre femme tremblante :

—Catherine, commanda-t-il, coupez tous les vêtements, enlevez tout ça comme vous pourrez... avec des ciseaux... dépêchons-nous !

Elle se mit en devoir de faire ce qu'on lui demandait, elle décousit les manches de la tunique aux entourures, le pantalon depuis le bas jusqu'à la ceinture, mit à nu la poitrine et le cou.

—Tiens, il a déjà été blessé, dit le docteur Dumont en constatant la cicatrice à peine fermée de la clavicule... Ce garçon-là a vingt ans... pas beaucoup plus, j'en réponds.

Il ajouta tristement :

—Les Prussiens l'avaient blessé, des Français le tuent !... Quelle horrible chose, madame Catherine !

—C'est à en devenir folle, monsieur Dumont ; j'hésitais à venir à Paris, à quitter mes montagnes tranquilles... un pressentiment me disait que cette grande ville n'était pas faite pour moi... Oh ! il arrive aussi bien des malheurs chez nous, mais ce sont des malheurs où les hommes ne sont pour rien, où personne n'est coupable... Mon pauvre Devoissoud, mon mari, a été enseveli sous une avalanche de neige avec ceux à qui il servait de guide : il a été tué par la montagne et non par ses frères !

Catherine Devoissoud essuya ses yeux obscurcis par les larmes. Le docteur Dumont et son confrère posaient des révulsifs sur les jambes du blessé, retombé dans une insensibilité inquiétante.

A peine percevait-on son souille. Son cœur battait faiblement.

Les deux médecins attendaient l'effet des révulsifs.

Ils examinaient le jeune homme étendu sans connaissance devant eux.

Le docteur Dumont disait :

—Je parie que ce brave enfant sort du rang... Tenez, voyez